

20h17 rue Darling

Un film choc

20h17 rue Darling, Canada (Québec) 2003, 100 minutes

Francine Laurendeau

Number 224, March–April 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/48377ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Laurendeau, F. (2003). Review of [*20h17 rue Darling : un film choc / 20h17 rue Darling*, Canada (Québec) 2003, 100 minutes]. *Séquences*, (224), 36–37.



« Je m'appelle Gérard et je suis alcoolique... »

20 h 17

rue Darling

Un film choc

Un bord de mer battu par les flots. Des accords de cordes graves, puissants et soutenus. Sur la grève, un homme marche, tendu, l'œil fixe. En voix off, il dit : « Je m'appelle Gérard et je suis alcoolique. Je suis sobre depuis six mois et deux jours. Normalement, je devrais être mort. J'aime pas la mer mais à Saint-Jean-Port-Joli, au printemps, y a rien d'autre à faire que de la regarder. Ça fait que je la regarde. » Dès cette première séquence, le ton du film s'installe. En son centre : un homme qui a raté sa vie mais qui espère encore. Un homme douloureux qui sait pratiquer une salutaire autodérision. Et la musique de Robert Marcel Lepage, particulièrement inspirée, en accord parfait avec l'image.

20 h 17 rue Darling trace le portrait d'un homme ravagé par l'alcoolisme qui, après avoir littéralement tout perdu — femmes, maisons, fric, boulot —, décide d'arrêter de boire et se retrouve seul dans un petit appartement de la rue Darling. Grâce à un concours de circonstances totalement fortuit, Gérard est absent de

chez lui quand son immeuble saute. Il n'en reste qu'un amas de décombres et quelques cadavres. Cette injustice le brûle. Pourquoi a-t-il été épargné, lui, vétéran de trois divorces, un menteur, un tricheur, un voleur qui, pendant vingt ans, n'a adoré qu'une seule chose : la bouteille ? Mais, finit-il par se dire, si on ne peut pas ressusciter les morts, on peut raconter leur histoire. Pour ce lecteur de *Germinal*, les histoires sont sacrées. « Raconter une histoire, c'est comme siffler dans le noir quand on a peur. » Alors cet ex-journaliste de faits divers va se retrouver une raison de vivre en menant sa petite enquête sur les victimes de l'explosion, sous l'œil désapprobateur d'Angéla, serveuse dans un café du voisinage, qui veille sur lui avec une sollicitude inquiète. Cette enquête sur le passé de gens qu'il connaissait à peine va lui faire vivre des moments inopinés, lui rappeler que le tact est soluble dans l'alcool et, surtout, nous en révéler beaucoup sur lui-même. Le film se termine là où il avait commencé, au bord de la mer, au bord de l'amour.

Il est utile de rappeler ici le parcours de Bernard Émond qui a une formation d'anthropologue et qui a rédigé un mémoire sur le cinéma ethnographique. Après quelques années vécues dans le Grand Nord canadien où il a travaillé pour la télévision inuit, il réalise en 1990 le court métrage de fiction *La Manière des Blancs*. Comme un peu tout le monde, je l'ai découvert deux ans plus tard en voyant *Ceux qui ont le pas léger meurent sans laisser de traces*, film touchant où, à la recherche du passé d'un obscur inconnu qui vient de mourir (tiens, tiens !), le cinéaste s'interroge sur la solitude urbaine. Suivront les documentaires *L'Instant et la Patience* (1994), *La Terre des autres* (1995), *L'Épreuve du feu* (1997), autant de réflexions stimulantes présentées de façon inventive, sur la vieillesse, sur la confrontation et la dépossession des cultures, sur le travail des pompiers et le traumatisme subi par les sinistrés. Pour *Le Temps et le Lieu* (1999), suivant les traces de l'anthropologue américain Horace Miner en 1936, il a filmé pendant une année les habitants de Saint-Denis de Kamouraska. Un retour aux sources. Et voilà que l'année suivante, il tourne son premier long métrage de fiction, **La Femme qui boit**. À la veille de mourir, une vieille femme revoit lucidement son existence. Un film d'une remarquable sobriété avec l'inoubliable Élise Guilbault. Et maintenant, **20 h 17 rue Darling**.

D'emblée, cette histoire m'a accrochée par sa pulsion intense, par la force narrative de sa voix off (la pensée de Gérard), par la souplesse de son déroulement, par l'intelligence de son scénario, par sa photographie lumineuse, par la justesse de ses dialogues mais surtout et avant tout, par la force du personnage central et l'interprétation magistrale qu'en donne Luc Picard. Son Gérard est porteur d'un désespoir rentré, d'une sourde douleur qui en font un homme apparemment insaisissable. Il en a trop vu pour ne pas être méfiant envers lui-même, envers les autres. Il est facilement agressif. Un homme dur que je vous dépeins là ? Bien au contraire. Et ce qui finit par le rendre attachant — mais nous sommes les seuls à le savoir — c'est sa réflexion sur les victimes de l'explosion, au fur et à mesure de son enquête. Il se plaît à imaginer une fin très douce pour la gentille petite vieille du dessus. Il invente une scène d'une grande tendresse pour les dernières heures de la fillette de trois ans mal aimée par ses parents. Mais il est sans pitié pour la riche dame d'un

quartier cossu qui est venu mourir rue Darling. Car on découvre peu à peu chez Gérard le prolétaire une conscience aiguë de sa classe et des injustices sociales qui donnent, par exemple, une espérance de vie de dix ans plus longue aux habitants d'Outremont qu'à ceux de Hochelaga, le quartier de son enfance où il a choisi de revenir, « le troisième quartier le plus pauvre du pays ». Bien sûr, c'est Gérard qui parle, pas Bernard Émond. Mais je me rappelle avoir entendu ce dernier à Cannes — où l'avait amené **La Femme qui boit** — dire son malaise et son indignation devant la richesse insolente déployée sur la Côte d'Azur.

Les comédiens jouent tous avec authenticité, à commencer par l'émouvante Guylaine Tremblay en Angéla et la délicieuse Diane Lavallée en Chantal, première ex-femme de Gérard. Mais n'allez pas conclure de mes propos que ce film choc soit d'un noir absolu. Il y a des répliques craquantes et des trouvailles d'une irrésistible drôlerie, comme le détour par Maniwaki. Il faut également lire le roman *20 h 17 rue Darling* (Lux, 2002) où l'auteur fait preuve d'un réel talent d'écrivain et va plus loin encore dans la révolte et la causticité. Bernard Émond, pamphlétaire ?

Francine Laurendeau

Canada (Québec) 2003, 100 minutes — Réal. : Bernard Émond — Scén. : Bernard Émond — Photo : Jean-Pierre St-Louis — Dir. art. : André-Line Beauparlant — Mont. : Louise Côté — Mus. : Robert Marcel Lepage — Son. : Marcel Chouinard, Hugo Brochu, Martin Allard, Luc Boudrias — Cost. : Sophie Lefebvre — Int. : Luc Picard (Gérard), Guylaine Tremblay (Angéla), Diane Lavallée (Chantal), Markita Boies (Madame Caron), Micheline Bernard (Madame Laperrière), Lise Castonguay (Marie-Rose), Vincent Bilodeau (Lieutenant Geoffrion), Fanny Mallette (Denise), Alexandrine Agostini (la nièce de Madame Dumais), Patrick Drolet (Karl) — Prod. : Bernadette Payeur — ACPAV — Dist. : Christal.

Guylaine Tremblay dans *20 h 17 rue Darling*

